



3^{ème} Année, n°11

◆ A.M.I.E. ◆

Arts Martiaux Internes et Externes

23, rue de la Sourdière 75001 PARIS ☎01.42.60.91.63 (répondeur)

e-mail : amicartsinternes@free.fr site : <http://www.amie-asso.org>

25.09.1999

EDITORIAL

Tout d'abord, je tiens à vous remercier d'avoir fait confiance à A.M.I.E. et bienvenue aux nouveaux adhérents. Nous espérons que cette nouvelle année 1997 sera l'occasion, pour vous tous, d'approfondir et d'améliorer votre pratique. Nous vous devons une petite explication sur le choix du nom A.M.I.E.

Pourquoi Arts Martiaux Internes Externes ?

Notre objectif n'était pas seulement de fabriquer un beau sigle mais de poser les bases de notre objectif. L'objectif d'A.M.I.E. est de vous faire connaître tout ce qui se rapporte de près ou apparemment de loin à vos pratiques. Tout ce qui tourne autour d'une pratique des pays d'Asie est régi par le fait que le Yin ne se sépare pas du Yang et parfois même il le complète. Le masculin n'est-il pas un produit de la femme ? Le plein n'existe-t-il sans la présence du vide ? « *La faiblesse de la force est de ne croire qu'à la force* » (Paul Valéry).

Peut être que la réponse à toutes ces interrogations est dans ce que les maîtres chinois désignent par le caractère 中 qui veut dire : milieu. A.M.I.E. cela peut être aussi la volonté qui nous suit comme notre ombre. Cette volonté de pratiquer pour découvrir l'aboutissement de nos efforts qui n'est, peut être que la découverte de nous-mêmes. A.M.I.E. c'est également la rencontre d'amis pratiquants qui ont pris le pari de se réunir sur une idée force, avec pour objectif de la faire passer à d'autres pour qu'ils deviennent les acteurs de cette association. Pour sortir un peu de la philosophie (« prise de tête, le Président ! »), je propose de vous raconter une histoire qui résumera ce qui a été ma motivation pour participer à la création de A.M.I.E.

Une de mes amies, étudiante en calligraphie chinoise, s'était rendu dans une université de Pékin pour approfondir son art. Son grand désir était de rencontrer un grand maître de la calligraphie chinoise afin d'apprendre la technique que des générations d'experts s'étaient transmise. ? Telle ne fut pas la surprise de mon amie lorsque le grand maître en question lui a déclaré : Mademoiselle, pour notre première leçon de calligraphie nous apprendrons une forme de Tai Ji Quan appelée « La grue blanche ». « Pourquoi ce cours de Tai Ji

Quan ? » rétorqueront, à juste titre, ceux de vous qui ne sont pas techniciens en la matière. Eh bien, je vais tenter de vous expliquer ce mystère.

Tout simplement parce que la position du poignet dans la pratique de la « Grue Blanche » est identique à celle que l'on doit avoir lorsque l'on écrit un caractère chinois avec un pinceau.

L'idée des fondateurs de l'association A.M.I.E. est également de vous faire connaître tout ce qui se rapporte à votre pratique avec l'occasion d'en discuter avec des experts d'horizons différents. A la question d'un professeur français de karaté (*) qui demandait à Maître Kanazawa : « Est-ce que la pratique du Tai Ji Quan a modifié votre vision du karaté ? » Hirokazu Kanazawa répondit pour paraphraser un proverbe japonais « Avec le Tai Ji je peux voir ma maison (le karaté) de loin, dans toute sa beauté. Si j'étais resté chez moi, je ne l'aurais jamais vue telle qu'elle est ».

Je vous laisse méditer sur cette réflexion de Maître Kanazawa, mais je tiens à vous dire que notre but sera de vous faire mieux connaître votre maison. Ce but, je l'espère que nous le réaliserons ensemble grâce également à ce bulletin qui serait le trait d'union entre nous. Nous souhaitons y voir figurer, outre des articles de fond sur nos disciplines, leur enseignement ou leur environnement, des informations émanant de votre région ou de votre club, la liste des activités proposées et, bien entendu, des reportages et du « vécu » alors à vos plumes (ou à votre clavier !).

(*) Au passage, merci à un ami d'A.M.I.E., Pierre Portocarrero pour avoir posé la question judicieuse au grand Kanazawa.

Michel LEROY, Président de A.M.I.E.

Ma préoccupation depuis de nombreuses années est de comprendre et de savoir si dans les arts martiaux, et plus spécialement dans le karaté, l'Homme est objet ou sujet ; si la discipline est à la disposition de la personne ou si la personne est au service de la discipline. Si cette interrogation revêt un caractère primordial, c'est que d'elle découle la notion de l'humain. Comment le veut-on aujourd'hui et demain ? Ouvert et épanoui ou producteur de performances ?

L'application de ces conceptions induit des notions spécifiques d'enseignement. Mon positionnement est le suivant : le respect de l'humain prime. Une première idée peut être tirée de la pratique de la discipline. A chaque instant le pratiquant est-il en équilibre ou en déséquilibre ? Cet équilibre est à aborder dans ses aspects physiques, techniques, psychologiques et sociaux. Par exemple, une pratique fondée pour moitié sur la force et pour moitié sur la souplesse est déjà en déséquilibre (les spécialistes prônent 80 % de souplesse pour 20 % de force. Déséquilibre de l'instant, de l'unique, en regard de la longévité. S'il est naturel de reconnaître et de rendre hommage à l'aspect esthétique et valorisant du déséquilibre – médailles d'or, rapidité d'exécution, flamboiement des réussites, il ne peut représenter la totalité ni la finalité du karaté. Ce déséquilibre est social et limité dans le temps. En effet, les quelques élus sont peu reconnus par les Institutions (Fédération, Ministère de la Jeunesse et de Sports) pas plus que lors de leur retour à la vie sociale après leur temps de réussite sportive. Pour les compétiteurs qui ne connaissent pas la consécration du succès, il reste une volumineuse part de rêve. Parfois, des traumatismes (physiques ou psychiques) légers ou plus graves entravent le reste de leur existence.

Il est possible de schématiser cette insuffisance de profondeur et cette dimension traumatisante par des raisons externes et internes. Les uns sont de nature historiques, sociologiques et géographiques, les autres plus personnelles ne sont lisibles que par des pratiquants sincères de longue date. Elles sont induites dans la pratique, enfouies dans la discipline. Les premières reposent de façon biaisée sur des fondements mal interprétés de la société nipponne, ce qui constitue une forme de trahison car la tradition et la culture attribuées au karaté sont en décalage autant avec les sociétés occidentales que japonaise actuelles. Il nous faut réfléchir aux conditions socio-historiques de l'apparition de l'Okinawa-te, puis du karaté au Japon et de ses transformations avant même son arrivée en France. Ne s'agirait-il pas d'une simple poursuite d'un

exotisme lié à l'éloignement dans l'espace et dans le temps ? Cette approche pour agréable qu'elle soit ne saurait conduire à la résolution des troubles de la vie quotidienne pour laquelle on va au devant de notre discipline.

Une trahison interne, par ailleurs, car la discipline est vue comme homéothétique, porteuse d'une image unique. Si l'on situe le pratiquant à l'intersection d'un axe temporel vertical, qui correspond à son évolution personnelle et d'un axe horizontal qui l'insère dans la société par ses caractères sexuels, culturels et sociaux, on retrouve aux deux niveaux cette simplification réductrice. La vision horizontale fait considérer l'ensemble des pratiquants comme une société unisexuée (78 % de licenciés masculins à la FFKAMA) et donc déséquilibrée. Ne pourrait-on même aller plus loin en considérant que c'est tout la part féminine des individus (quel que soit leur sexe biologique) qui n'est pas reconnue dans cette pratique ou dans son apprentissage ? Ce discours ne s'étaye pas seulement sur les notions asiatiques de Yin et Yang mais sur ce que toutes les réflexions psychologiques actuelles révèlent. Cette image est en désaccord avec une société en construction qui a, parmi ses objectifs avoués, de donner ou rendre à la femme la place qui lui revient. Ce symbole revêt un caractère particulier lorsqu'on le met en place pour des adolescents qui cherchent leur identité et leurs repères sociaux (image de l'homme fort héros hyper-musclé, etc comme en témoigne la filmographie actuelle. Quel est ce culte de la masculinité dont on fait un exemple ?

La vision verticale, à l'inverse, serait en relation avec la notion de temps, celle qui se fixe et se fonde sur des images de jeunesse. Quel paradoxe se dessine : les images de références sont celles de jeunes champions ou héros alors que la maîtrise, la sagesse, la connaissance sont attribuées aux experts, aux maîtres, donc à des hommes d'âge mur dont témoigne l'attachement à la tradition passive lors du salut « shomen ni rei ». Cet instant fugitif de la victoire et de la jeunesse qui est privilégié, figé dans le temps ressemble beaucoup aux concepts présents en d'autres temps et lieux lorsque Yoshita FUNAKOSHI (malade et se sachant condamné), et tant d'autres, entraînaient et s'entraînaient avec la seule perspective d'une mort à court terme liée au conflit mondial. Une glorification du « mourir jeune » qui est en fait une apologie de la mort. Cette idée est en quelque sorte sous tendue par la notion du « coup unique » (ça passe ou ça casse), d'un refus de recommencer et d'un apprentissage à long terme. Sans nier la beauté à la fois du concept et de l'exécution des gestes, qu'y a-t-il après ? Qu'en est-

il de la longévité dans et par la pratique ? Là aussi, il y a mystification en ce sens que le véritable combat, qui est interne, vertical si l'on veut, et a pour but le bonheur et la santé, est souvent escamoté au profit d'un affrontement horizontal, externe entre les personnes.

En contre-point se situe une beauté plus calme, plus sereine, moins spectaculaire, peut être un positionnement dans la dualité, mais en quête d'unicité. Il s'apparenterait à la notion fondamentale de la rencontre, de la recherche plutôt duelle qu'unique. L'affrontement physique dans notre société policée est certes possible mis non fréquent alors que la lutte contre le stress, les multiples agressions de la vie moderne est une action constante de tous les jours, y compris contre le vieillissement. « Ne pas ajouter des années à la vie mais de la vie aux années, n'est-ce pas là le sens le plus fort du karaté (voir « karaté-do, ma voie, ma vie » de Gichin Funakoshi) ? Selon cette démarche, le combat est toujours virtuel. La compétition qu'elle qu'en soit la forme, de même que tous les aspects de l'entraînement, comprend toujours des règles, des conventions. Le combat serait alors au fond de soi-même, contre et avec soi-même, l'anéantissement du « désir de meurtre » qui sommeille au fond de chaque individu. Dans ce cadre, en arriver au combat physique est l'échec de la démarche entreprise.

Cet abord suivant deux axes (horizontal – vertical) est lisible avec des conceptions judéo-chrétiennes comme la Croix, intersection entre la vocation spirituelle de l'homme et son destin matériel. A partir de cette analyse, il ne s'agirait plus d'un exotisme mal compris mais d'une appropriation locale en phase avec notre société (sur ce sujet, il est loisible de trouver des corrélations entre la Bible et le Yi-King). Cette démarche pour quelque peu ésotérique qu'elle puisse paraître trouve pourtant des applications concrètes immédiates. Ainsi, la notion interne de placement des axes du corps devient évidente lorsqu'on prend le bassin pour axe horizontal et la colonne vertébrale comme repère vertical. La justesse de ce placement éviterait de réels traumatismes brutaux ou à long terme pour les pratiquants (tassements L4-L5 en particulier) et permettrait une efficacité fondée sur une utilisation rationnelle de la biomécanique.

Au plan du placement externe, ne s'agissant plus de faire, mais de faire faire, l'enseignant-formateur propose et n'impose pas une recherche de soi. Il ne s'agirait donc pas d'une simple identification à un maître ni de l'enfermement dans une discipline exclusive. Cette quête nécessite certes un accompagnement par un guide (l'enseignant) mais aussi le concours d'autres supports, d'autres

disciplines qui amènent à une ouverture, une « conscientisation » globale (Yoga, Shiatsu, Kuatsu, Tai Ji Quan, Sophrologie, Kinésiologie, etc. Ces activités pratiques ne peuvent qu'être sous-tendues par des considérations théoriques, voire philosophiques. La fertilité ne vient-elle pas de la complémentarité des différences et, parfois, des opposés ?

C'est sans doute en cela qu'il peut être intéressant pour n'importe qui de pratiquer le karaté. Parce que chacun peut parvenir au bout de ses potentialités, sans élitisme. Il s'agit d'une voie de recherche, de développement et de libération de soi, que pourrait signifier le suffixe « Do ». La priorité de l'enseignant est de mener à l'autonomie, à l'être adulte, en donnant du sens, une compréhension lisible, une individualisation et une conscientisation dès les premiers cours. Il est clair qu'une telle conception pousse à renoncer à une certaine forme de « filiation », parfois si pesante dans les Arts Martiaux. C'est cette vision qui s'est imposée peu à peu à moi en vingt ans d'enseignement et onze ans de formation d'enseignants.

Pour la mettre en œuvre est apparue la nécessité de construire une association d'enseignants et de pratiquants qui envisagent, et je sais qu'ils sont nombreux, un autre devenir que l'olympisme pour notre discipline. Ils s'interrogent également sur la préservation de l'intégrité physique et psychique du public qui pratique (en particulier les plus jeunes et les plus âgés).

Cette association, A.M.I.E. (Arts Martiaux Internes et Externes) fondée par Michel LEROY et Alain BEHR, se veut un lieu de rencontre des points de vue, un laboratoire d'essai de disciplines complémentaires au karaté et une éventuelle structure d'aide (pédagogique, administrative, organisationnelle) aux jeunes ou futurs enseignants.

Un des propos est d'identifier clairement l'aspect virtuel de la pratique. La volonté, le devoir de décoder le fond permettant d'accéder au virtuel. Nous ne sommes pas dans un climat de guerre totale, aussi le combat en salle ou la compétition ne peut « qu'être envisagé comme un jeu d'échecs » (Norbert GERARD).

Mais pour le quotidien, il est question du réel, de l'apport du karaté comme soutien au placement corporel dans tous les actes de la vie, au placement mental dans les entretiens professionnels ou sociaux, etc.

Le but de la présente mise au point, sans esprit polémique à l'égard de quelque institution ou vision que ce soit, n'a pas pour objet de nier certains aspects élitistes ou compétitifs du karaté prônés actuellement. Elle se veut complémentaire d'un

épanouissement lié à l'adaptation de la forme mais dans la préservation de l'esprit. La forme, elle, doit être conforme au public, au temps, à l'espace-lieu. Il est alors question de prolonger un enseignement authentique (fondé sur le sens) et non dogmatique (fondé sur la forme) du karaté. La plus belle confirmation vient de Kenji TOKITSU, historien du karaté, quand il indique l'erreur que nous commettons en concevant le karaté comme une discipline ayant achevé sa maturité. Notre préoccupation sera de méditer cette citation de Paul Valéry : *"La véritable tradition dans les grandes choses n'est pas de refaire ce que d'autres ont fait, mais de retrouver l'esprit qui a fait ces choses et qui en referait de toutes autres en d'autres temps.*

Jacques VIEILARD, BEES, 2^{ème} degré karaté.